

TRIBUNE DE GAUX

Page 4

LETTRE OUVERTE A MA GENERATION

par Jean-Marc Duckert

Page 6

Gaux: 30^e anniversaire

Rétrospective — Programme
des conférences de l'été 1976



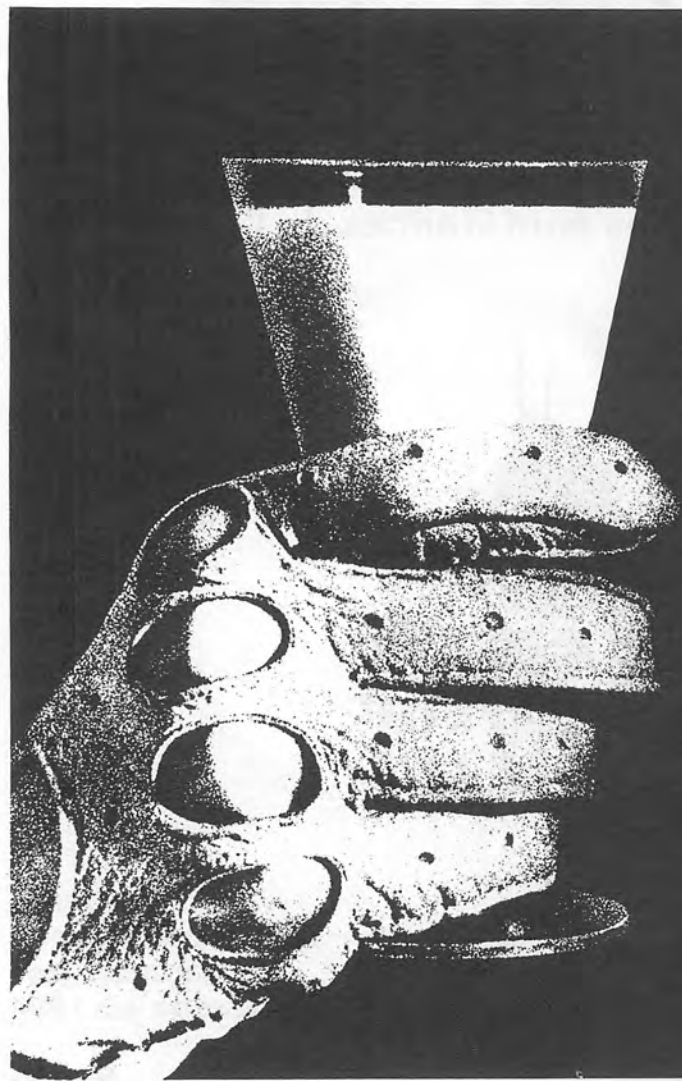
Page 14

La vie et le combat de Claire Evans

Page 10

Extraits
d'une conférence
prononcée par
Claire Evans en 1964

Les grandes tâches qui uniront la France



Le lait
compense
bien
des
choses

ABONNEMENTS ANNUELS (12 numéros) :

France : FF 32. Suisse : Fr. s. : 20.— Belgique : FB 300. Canada : \$ 8.— Autres pays par voie normale : FF 36 ou Fr. s. 25.— Pays d'outre-mer, par avion : FF 45 ou Fr. s. 28.— Prix spécial étudiants, lycéens : FF 18 ; Fr. s. 12.— FB 170. Verser le montant de l'abonnement : France : à la Tribune de Caux (66, bd Flandrin, 75116 Paris), par chèque bancaire, ou au CCP 32 726 49. La Source, Suisse : à la Tribune de Caux, CCP 10 - 253 66. Lausanne, Belgique : au Réarmement moral, 297, rue Sazimmes-les-Moulins, 5000 Namur, CCP 000-057 81 60-40.— Bruxelles (avec la mention « abonnement Tribune de Caux »). Canada : par chèque bancaire au nom de « Tribune de Caux » à envoyer à : Case postale 3, 1211 Genève 20. Zone franc d'Afrique : par mandat de 2250 francs CFA (abonnement avion) ou 1900 francs (par voie maritime) à la Tribune de Caux (66, bd Flandrin, 75116 PARIS), CCP 32 726 49, La Source, France.

Reproduction des articles autorisée avec mention d'origine

Revue mensuelle publiée par le Réarmement moral. Le reflet d'une action mondiale visant au changement de la société par le changement de l'homme. L'actualité vue dans cette perspective.

A nos lecteurs

Nous préférierions de beaucoup pouvoir dire à nos lecteurs que tout va bien dans le meilleur des mondes. Mais, précisément, un journal reste toujours tributaire d'un monde qui n'est pas des meilleurs et qui a sa dose de tourments. La *Tribune de Caux* n'échappe pas à la règle. Depuis sa création, notre revue a toujours été fort vulnérable, puisque nous avons fait le pari difficile de la lancer sans aucune mise de fonds, en nous appuyant seulement sur le capital de bonne volonté dont bénéficiaient les publications qui la précédaient. Depuis l'élan que nous lui avons donné il y a quatre ans, lors du passage à la formule mensuelle, nous avons, grâce à votre appui, pu maintenir notre chiffre de tirage (qui reste très modeste) et des comptes presque équilibrés. Mais nous ressentons particulièrement en ce moment les effets de la situation économique mondiale. D'une part les frais d'impression et d'expédition ont augmenté depuis quatre ans de 36%. Dans le même temps, la revalorisation du franc suisse par rapport au franc français (la *Tribune de Caux* paie l'essentiel de ses frais en Suisse) a atteint 40%. Cet accroissement de nos dépenses et la différence des taux de change n'ont été compensés par une augmentation du prix d'abonnement que de 2 francs en Suisse et de 12 francs en France, ce qui se traduit par un déséquilibre des recettes par rapport aux dépenses de 25% en Suisse et de 30% en France.

A cette première difficulté s'en ajoute une autre, qui est en partie la conséquence de la récession : plusieurs de nos annonceurs ont renoncé à renouveler leur contrat de publicité et, à défaut d'un effort substantiel de ce côté-là, nous devons prévoir une diminution de 40% de nos recettes publicitaires.

Nous devons donc d'une part nous résoudre à augmenter nos prix d'abonnement à partir du mois de juin ; d'autre part nous aimerions lancer un appel à chacun de nos lecteurs : le moyen le plus efficace de sauvegarder l'équilibre financier d'un journal est l'accroissement régulier du nombre des abonnements. Une augmentation de 365 abonnés dans l'année, un par jour, suffirait à assurer l'équilibre de nos comptes.

Nous pensons en outre que beaucoup de nos lecteurs sont en contact soit par leur travail, soit par leurs amitiés, avec des dirigeants d'entreprises qui pourraient placer de la publicité dans nos pages. Nous demandons à tous ceux qui entreverraient une possibilité d'action dans ce domaine de prendre contact avec nous.

L'écho grandissant que nous avons cru déceler parmi nos lecteurs ces derniers mois nous autorise à espérer que cet appel sera entendu.

J.-J. Odier

DANS CE NUMÉRO

Lettre ouverte à ma génération par Jean-Marc Duckert	4
Caux a trente ans par Paul-Emile Dentan	6
Actualité de Gandhi Editorial de Rajmohan Gandhi paru dans l'hebdomadaire « Himmat »	7
Le second souffle par Philippe Lasserre	8
Dans une France divisée, les grandes tâches qui nous uniront Conférence de Claire Evans prononcée le 4 décembre 1964	10
Claire Evans — un cœur, une intelligence, un patriotisme au service de Dieu et des hommes par Jean-Jacques Odier	14

A TRAVERS CHAMPS

Sans raison

Nous devons passer chez un pépiniériste et nous en avons profité pour apporter à des voisins un plant de chèvrefeuille qu'ils désiraient pour leur jardin. Ce sont des gens qui nous rendent tant de services et qui nous traitent avec tant d'amitié qu'il n'était pas question de leur faire payer l'arbuste... Cependant notre voisine protesta : « Mais voyons, il n'y a pas de raison... ! »

C'était vrai. Il n'y avait pas de raison.

Mais pourquoi faudrait-il des raisons à ce que l'amitié, l'affection ou l'amour commandent ?

C'est si facile de s'aimer sans raison entre voisins, si facile d'échanger des légumes, des fleurs, des coups de main, des confidences, par-dessus la haie du jardin !

Mais les échanges et les partages passent encore mal par-dessus les frontières et à travers les barbelés de bonnes ou mauvaises raisons qui séparent les partis, les clans et les nations.

Notre tâche de cette année, c'est de surmonter les raisons qui séparent les pays riverains de la Méditerranée.

A Caux, cet été, de quelque rivage que l'on vienne, on s'aimera... sans raison.

Ph. Schweisguth

LETTRE OUVERTE à ma génération

Cher Antoine,

Tu sais combien, comme tant d'autres jeunes, je suis en recherche. Pas tellement par manque d'une ligne directrice, car je suis « engagé » depuis plusieurs années déjà. Mais j'aimerais que ma vie soit pleinement et efficacement utilisée, qu'elle contribue à apporter un changement dans un monde où il y a tant à faire.

J'ai voulu voir ce que d'autres entrepreneurs, me rendre compte de leurs sentiments et convictions, face au millénaire à venir. Ces dernières semaines, je me suis entretenu avec plus d'une trentaine de jeunes, de tous les milieux, de conditions et d'opinions diverses. J'ai commencé en Suisse, puis en France, avec entre deux un court séjour au Portugal, à l'invitation d'amis étudiants.

Te dire que je n'ai rien appris de nouveau serait exagéré, car je me suis fait des amis et j'ai rencontré des gens très intéressants, mais j'ai été frappé par le manque de réalisme et de pensée créatrice face à l'avenir.

Incontestablement c'est un sujet difficile : qui peut prédire ce qui nous attend ? Mais tellement peu de personnes essaient d'imaginer ce que sera la vie de l'humanité et encore moins vivent en fonction de l'avenir qu'ils espèrent. Cela me trouble et c'est en somme pour cela que je prends la plume aujourd'hui.

Ce qui m'a frappé au cours de mes différentes rencontres, ce sont les paradoxes que des gens qui se disent conscients et réfléchis vous servent en toute bonne foi.

D'un côté, les jeunes désirent être pris au sérieux en tant qu'individus. Ils aimeraient être plus que des rouages ou des pions que l'on actionne selon un schéma préétabli. Mais en même temps ils veulent se comporter en victimes de la société.

Il est tellement facile de tout analyser en termes d'injustices, de groupes à haïr, à éli-

miner, espérant ainsi tuer le mal. C'est étonnant de constater, je m'en rends compte pour moi-même, la rapidité avec laquelle on s'habitue à chercher toujours à l'extérieur de soi les raisons de ses difficultés et de son mécontentement.

Avec un de mes amis, Gérard Gigand, qui m'a accompagné et aidé dans cette recherche, nous avons rendu visite aux responsables des jeunes de trois des principaux partis politiques en France. « On ne peut pas motiver son action sur un constat négatif », nous disait l'un d'entre eux dans son bureau, entouré de piles d'affiches électorales. Je crois que c'est vrai : rien de durable ou d'équitable ne pourra jamais être bâti sur un échange d'accusations mutuelles car nous sommes tous coresponsables de l'avenir.

Au moment de quitter le Portugal — après avoir bêtement manqué mon train à cause du changement d'heure en France — j'ai rencontré par hasard un jeune commerçant de Lisbonne qui m'a dit : « Tout le monde chez nous crie à l'égalité ! Mais en fait chacun veut avoir plus que ses voisins. C'est là le nœud du problème ! »

Tu seras sans doute d'accord avec moi pour dire qu'il s'agit là d'une des plus flagrantes contradictions de notre temps. Il en résulte, à l'échelle du globe, ce qu'un de mes interlocuteurs appelle : « Le scandale du tiers monde ». L'opposition grandissante entre pays riches et pauvres et la tension qu'elle provoque marqueront de leur empreinte les prochaines décennies.

Il n'y a bien sûr pas de réponse facile à de tels problèmes. Mais ce qu'une personnalité asiatique, qui connaît bien l'Occident, a dit me semble un bon défi pour nous : « Nous sommes reconnaissants de l'aide matérielle que vous nous avez apportée. Cependant, à moins que vous nous envoyiez aussi des hommes et des femmes désintéressés et incorruptibles et qui auront appris à

susciter ces mêmes qualités chez les autres, nous vous appauvrirons avant que vous ne nous rendiez riches. »

Il est révélateur que l'on ait parlé de toutes ces choses sans que jamais aucun de mes interlocuteurs ne mentionne de lui-même le mot matérialisme. Pourtant il me semble être à la base du « nœud » dont parlait mon ami portugais. Le matérialisme est de gauche comme de droite. Il prend possession des riches comme des pauvres ; on l'accepte plus facilement qu'on ne s'en sépare et il se nourrit des émotions qu'engendrent l'intérêt personnel et l'égoïsme.

Je crois que l'opulence est devenue l'opium du peuple et que nous en devenons facilement esclaves. Seuls ceux qui sauront briser cet esclavage en eux et lutter pour en débarrasser d'autres construisent un avenir où chacun trouvera sa place et aura en suffisance pour vivre dignement.

Je pense souvent ces jours au Portugal. C'est un pays qui fait face à des difficultés économiques sans nom ; et qui a encore des années de luttes et de sacrifices devant lui. Le rapatriement d'un million de « Retornados » qui rentrent d'Afrique ainsi que des pays d'Europe qui souffrent présentement du chômage, ne facilite pas les choses. Imagine : un million de personnes s'ajoutant à une population de neuf millions d'habitants, et cela en quelques mois !

Dans ce microcosme des problèmes et des forces qui s'affrontent à l'échelle de notre planète, je me demande quels sont ceux qui montreront des voies nouvelles, prêts à risquer leur sécurité et leurs intérêts propres. Voilà une occasion de bâtir quelque chose de nouveau qu'il ne faut pas gâcher.

Comme tu le sais, je n'ai jamais été bon élève, à peine assez appliqué pour passer mes examens. Peut-être est-ce pour cela que j'ai de la peine à comprendre ceux qui font de l'éducation une formule sacro-sainte et qui y voient la solution pour l'avenir. De même que je ne comprends pas que l'on puisse encore croire, après tant de désillusions dans ce domaine, que de nouvelles structures à elles seules puissent transformer les motivations des hommes. L'être humain, malgré toute la somme de connaissances qu'il peut assimiler, est constamment désarçonné par les mêmes problèmes, les mêmes divisions, les mêmes haines qu'au temps des cavernes.

Sous un vernis de civilisation, les impulsions de notre caractère sont restées inchangées. L'homme a montré qu'il est capable du meilleur comme du pire ; il est foncièrement bon, disent certains ; je dirai plutôt qu'il est foncièrement égoïste. Notre manière d'être ou de vivre n'est pas unique-

ment fonction de notre environnement, mais aussi de nos choix. S'il est vital de restructurer notre environnement, ainsi que notre enseignement, il est essentiel aussi de développer notre faculté de choix et notre volonté de l'exercer.

Presque tout le monde, chacun à sa manière, m'a dit l'importance qu'il accordait à la notion de liberté. Tous veulent que l'avenir en soit imprégné (moi aussi d'ailleurs). Mais il est étonnant de voir que lorsqu'on aborde des défis tels que l'épuisement des ressources naturelles, ou la population mondiale qui va doubler tous les trente ans, ou encore les confrontations qui nous menacent entre pays riches et pauvres, ils se tournent vers des solutions de contrainte et de force.

Ce qu'il nous faut, c'est un changement de cap et de motivations pour nos pays, mais aussi pour chaque individu. Cela vaut pour moi, comme pour toi.

Un jeune Irlandais, rencontré dans les milieux internationaux à Genève, me disait : « Nous avons toujours essayé de trouver des doctrines parfaites, alors que c'est notre façon de vivre qui est déterminante. » Puis il a ajouté : « Nous nous sommes laissés trop longtemps régir par d'autres — souvent par les mauvaises personnes — ; le moment est venu de vivre pour les autres. » Cela ne va pas de soi que je me donne aux autres. Mais c'est là une décision que j'ai prise une bonne fois, et qu'il me faut constamment renouveler. Le monde est façonné par des gens qui n'attendent pas d'être suivis par des millions d'autres pour retrousser leurs manches.

L'initiative de deux jeunes, l'une secrétaire, l'autre étudiante, m'a intéressé :

Avec quelques amis elles ont rédigé une lettre à l'intention des chefs de délégations à une conférence qui regroupe des représentants des Etats riches et du tiers monde.

Se fondant sur un capital d'expériences personnelles, d'honnêteté et de réconciliation au sein de leurs familles et dans leur travail, elles entendaient apporter leur modeste contribution à ceux qui ont pour tâche de briser les barrières entre nations. Plusieurs délégués ont fait écho à leur offre de dialogue. Il s'en est suivi des rencontres très intéressantes, parce qu'imprégnées de la réalité de tous les jours.

Ce n'est encore qu'un début. Mais c'est le genre d'initiative qui donne une idée de ce qui peut être entrepris par chacun d'entre nous.

L'autre jour, lors d'une promenade près de chez toi, tu m'as demandé : « Quel est ton engagement ? A quoi est-ce que tu crois ? » Ce serait trop long de te faire part

de tout mon cheminement et de justifier chacune de mes convictions.

En quelques mots, je dirai que mon engagement est de contribuer au changement du monde en créant l'homme nouveau, res-



Jean Siquet, I.N.R.D.P.

« Pour des milliers de jeunes, le monde a viré, en quelques années, en quelques mois, du blanc au noir. Pour eux, tout s'est effondré. Sans transition, ils ont passé d'un monde où tout semblait possible, à un monde où tout leur apparaît fermé et impossible. »

Claude Monnier,
Journal de Genève, février 1976.

pensable et désintéressé qui puisse mettre en place des structures nouvelles. Cette démarche implique la volonté de préférer le désintéressement à l'égoïsme, l'amour à la haine, la pureté d'intention au faux-fuyant, l'honnêteté au mensonge.

Ce sont des choix auxquels je suis confronté tous les jours. Ils sont le ferment d'une vie transformatrice. Cela veut dire de laisser le passé derrière nous par une franche décision.

En fait c'est une disposition du cœur qui nous permet de pénétrer dans une nouvelle dimension de vie : lorsqu'on est aux prises avec sa nature (et tu sais à quel point la mienne est difficile), il arrive un moment où l'on est impuissant à en dominer les impulsions. C'est à ce moment-là, justement, qu'on peut laisser le champ libre à une intervention extérieure : Dieu prend la relève et opère la transformation.

Je pressens déjà ton objection : « Mais alors il faut une foi et moi, tu me connais, Dieu, je n'y crois pas. »

C'est vrai, cela aide d'avoir une foi. Mais j'ai découvert que l'important était de vivre à la limite de mes moyens, d'entreprendre constamment l'impossible, de croire à l'improbable. C'est dans cette zone extérieure à notre contrôle que nous donnons une chance à Dieu de se manifester. Le peu de foi que j'ai, je la dois à cette accumulation d'occasions où une puissance supérieure semblait m'entraîner et me soutenir. Si moi je ne crois que peu en Dieu, cela ne l'empêche pas Lui de croire en moi !

Ma conviction qu'un changement intérieur est possible chez les gens qui m'entourent et les responsables de nos pays est basée sur les victoires remportées dans ma vie, face à ma nature et aux fausses contraintes de mon entourage.

Toutes mes raisons d'espoir pour l'avenir sont contenues dans la conviction que nous sommes des êtres libres de nos choix et capables, dans le fond de nos âmes, sous le fatras des compromis et des faux mobiles, de distinguer le bien du mal.

Je crois sincèrement que l'avenir de la démocratie et du monde se joue dans nos cœurs. La question est de savoir si nous serons de ceux qui refaçonneront le monde par leur manière de vivre et de lutter. Je veux être de ceux-là et j'ai foi que tu seras à mes côtés. En toute amitié.

Jean-Marc Duckert

P.-S. : Il y a quelques jours à peine, je suis rentré d'une rencontre de 200 jeunes à Nimègue, aux Pays-Bas. Nous nous sommes retrouvés de tous les coins d'Europe, quelques-uns d'Asie, d'autres d'Afrique et du Moyen-Orient.

C'était formidable car maintenant on sent un engagement commun qui nous unit, une prise de conscience de la gravité de la situation qui nous aiguillonne. Je suis plus que jamais convaincu que le monde a besoin de personnes qui, dans tous les secteurs de la société, s'engagent pour ce qu'ils sentent profondément être juste.

Nous avons décidé de nous réunir encore plus nombreux, du 11 au 25 juillet, au centre du Réarmement moral à Caux, en Suisse.

Des cours de formation nous mettront en contact avec des personnalités de nombreux pays. Notre créativité sera aussi mise à contribution : nous nous efforcerons en effet d'exprimer nos convictions par différents moyens : théâtre, chanson, photo, etc. Des jeunes militants délégués par différents partis politiques européens, ainsi que des jeunes de tous les continents, seront de la partie. Alors, à bientôt peut-être.

Caux : trentième anniversaire

Le 25 mai, il y aura trente ans que fut signé par deux Suisses l'acte de vente de l'ancien Caux-Palace, au nom de quelque quatre-vingts de leurs compatriotes. Le 1^{er} juillet 1946, le premier acompte de 450 000 francs était versé, fruit du sacrifice de 95 familles suisses. Ce bâtiment construit à l'époque des vacanciers millionnaires du début du siècle, promis à la fin de la guerre à la pioche des démolisseurs, allait se transformer pour devenir le lieu d'une des grandes aventures spirituelles de notre temps.

« N'empêche que l'affaire était déraisonnable », rappelle Maurice Nosley, de Nantes. « Il paraissait impossible à vues humaines de réunir la somme nécessaire à l'achat des bâtiments et des terrains. Mais aussi le fonctionnement d'un centre aussi vaste allait exiger en permanence les capacités et le dévouement de gens qui n'existaient pas. » Nosley, qui participa à ce qu'il appelle « le côté sportif » de l'ouverture, en six semaines, de cet immense bâtiment, afin qu'il soit prêt à accueillir une conférence mondiale de cinq cents participants, raconte comment « les frontières du possible reculèrent devant des forces invisibles ».

Les étapes marquantes de Caux sont frappées du même sceau. Inutile d'y revenir ici. Le seul fait que Caux ait pu se maintenir, souvent contre vents et marées, n'est-il pas la preuve visible que les hommes aspirent à ce que d'autres forces que celles du « raisonnable » dirigent le monde ? Sans subventions officielles, sans réserves bancaires,

Caux a pu se développer pendant toutes ces années uniquement grâce au sacrifice permanent de milliers de gens en Europe, leur engagement, leur don d'eux-mêmes. N'est-ce pas un défi lancé avec autant de vigueur que de constance au matérialisme de notre époque ?

Après trente ans, le Réarmement moral progresse-t-il ? entend-on souvent demander.

Question difficile, le Réarmement moral ne délivrant aucune carte de membre. On peut cependant relever que, au cours des dix dernières années, le nombre des « nuitées » passées à Mountain House se maintient remarquablement autour de cinquante mille par an (49 483 en 1975 ; 49 045 en 1974).

Dans le vingt-neuvième rapport de la Fondation pour le Réarmement moral¹, M. Henrik Schaefer, président en exercice, souligne que la troisième décennie de Caux « a été caractérisée par l'accroissement considérable du nombre d'hommes et de femmes engagés qui ont ensemble pris à cœur la responsabilité de poursuivre le travail commencé par Buchman ».

En conclusion de ce rapport, M. Schaefer écrit :

« Frank Buchman est arrivé à Caux dans l'été 1946 avec la conviction qu'il avait une mission à remplir et qu'il serait utilisé pour renouveler le monde.

» Ses dernières paroles avant de mourir furent les suivantes : « Je veux que le monde » soit gouverné par des hommes gouvernés



Austin

Un lieu privilégié de réflexion avant l'action.

» par Dieu. Pourquoi ne pas Le laisser diriger le monde entier ? » A la réflexion, ce sont en premier lieu les noms d'hommes d'Etat ou de dirigeants gouvernementaux qui nous viennent à l'esprit. Peut-être pensons-nous aussi à des personnalités qui occupent des positions clefs dans l'histoire ou les syndicats, ou à d'autres personnes qui, d'une manière inégale sans doute, se trouvent sous les feux de la rampe. Mais n'oublions pas ces millions d'hommes et de femmes dont Frank Buchman disait qu'ils étaient en fait les gens les plus importants sur cette terre.

» Parmi tous les legs qui nous ont été confiés par le fondateur du Réarmement moral, l'un des plus importants reste celui de la relation entre l'intime et le mondial. Ce n'est qu'à travers une qualité d'écoute, dans le silence, et au travers d'une obéissance inconditionnelle, que chaque homme peut accepter la mission qui lui est impartie par Dieu. (...)

» Malgré le cours si plein de dangers que semble suivre le monde, le cercle s'élargit de ceux qui, animés d'une conviction authentique et au risque d'être des voix perdues dans le désert, n'en proclament pas moins quelles sont les valeurs essentielles. Voilà qui nous encourage à aller avec foi au-devant des tâches qui nous attendent. »

P.-E. Dentan

CONFÉRENCE INTERNATIONALE POUR LE RÉARMEMENT MORAL

Caux : 10 juillet au 2 septembre 1976

Sessions spéciales qui se tiendront dans le cadre de la conférence :

11-26 juillet	Cours de formation et atelier de création pour étudiants et jeunes travailleurs
24 juillet-3 août	Finalités de l'Education
2-10 août	Session pour les pays méditerranéens. Thème : Des hommes de foi pour une communauté fraternelle
13-26 août	Session générale de formation
28 août-2 septembre	Séminaire industriel sur le thème : Industrie - terrain d'affrontement ou société vivante ?

¹ Organe juridique suisse créé en novembre 1946 pour être le répondant du Réarmement moral vis-à-vis de tiers, la Fondation pour le Réarmement moral ne dispose d'aucun capital autre que celui constitué par les bâtiments et les terrains de Caux. Ses activités et ses comptes sont régulièrement contrôlés par une autorité de surveillance, en l'occurrence le Département fédéral de l'intérieur.

Un éditorial de l'hebdomadaire « Himmat »

Actualité de Gandhi

Rajmohan Gandhi, directeur de l'hebdomadaire Himmat, garde les yeux fixés sur l'Inde nouvelle pour laquelle il œuvre de tout son être, malgré les circonstances particulières du temps présent. Retourner aux sources, se pencher sur la vie des hommes qui ont construit l'indépendance de l'Inde, voilà ce qu'il a fait récemment dans une série d'articles. Nous sommes heureux de reproduire ici l'un d'entre eux, consacré à la pensée économique et politique de son grand-père, le Mahatma Gandhi.

En Inde, *Newsweek* est souvent introuvable. Et quand on le trouve, il est à prix d'or !

Dans son numéro du 26 janvier 1976, *Newsweek* publie un article pénétrant sur le Mahatma Gandhi. Écrit par Tarzie Vittachi, journaliste cinghalais de renom, il évoque une conversation que l'auteur, alors jeune homme, eut avec le Mahatma, un an avant la mort de ce dernier.

Accueillant, « avec un sourire édenté merveilleusement indulgent », un Vittachi vêtu à la dernière mode, Gandhi s'écria : « Hmmm, un de nos brillants voisins méridionaux ! » Puis, en réponse à une question sur l'avenir de l'Asie, le Mahatma répondit : « Réduisez vos désirs et subvenez à vos besoins. Nos besoins nous rendent suffisamment vulnérables. Pourquoi accroître encore notre vulnérabilité par des désirs ? »

Cet avis résume la pensée économique de Gandhi. L'épuisement des ressources naturelles de la planète conduit aujourd'hui des économistes distingués à en reconnaître toute la valeur.

En cherchant à répondre à la demande pour un confort accru, pour des gadgets supplémentaires, pour « plus » de ci ou de ça, les sociétés des pays riches se trouvent confrontées avec d'insolubles problèmes de congestion, de pollution, de tensions de toute espèce. Les pays pauvres, qui en veulent aussi « plus », mais qui ne sont pas

toujours disposés à travailler davantage, continuent à compter sur l'aide étrangère, réduisant d'autant leur indépendance. Vittachi écrit : « La queue des mendiants orientaux s'est simplement déplacée de Washington, Bonn et Moscou vers Ryad, Koweït et Téhéran. »

Le Mahatma ne craignait pas de lancer un défi au courant dominant de son époque. « La civilisation au sens propre, disait-il, consiste non dans la multiplication des désirs, mais dans leur réduction délibérée et volontaire. C'est la seule source du vrai bonheur et du contentement ; c'est la seule façon d'accroître la disponibilité pour le service d'autrui. »

Selon un grand nombre de gens, l'austérité que Gandhi prescrivait à ses coéquipiers semblait extrême. Mais cet extrémisme-là était essentiel ; sans lui, Gandhi n'aurait été qu'un simple réformiste et non un adversaire de la philosophie du « davantage ».

En politique aussi, Gandhi fut un révolutionnaire. La stabilité a été et reste encore le grand objectif de la plupart des chefs de file politiques, cependant que l'opportunisme représente le moyen universel et éprouvé par le temps pour y parvenir.

Gandhi rejetait la stabilité politique comme but suprême d'une nation et la pratique de l'opportunisme comme méthode politique. C'est l'éthique, proclamait-il à contre-courant, qui doit compter avant tout. La recherche de la vérité est plus importante que la stabilité politique. D'après lui, un dirigeant doit être humble, juste et véridique. Quant aux opprimés, ils doivent se battre pour leurs droits sans crainte, mais sans recourir au mensonge ou à la violence.

La stabilité importée en Inde par les Anglais n'est pas sans impressionner. Elle a permis la création d'un système moderne de transports et de communications ; grâce à elle, des paysans vivant dans le dénuement acquièrent des droits sur les lopins de terre qu'ils cultivaient ; des aciéries et des usines s'élevèrent ; les voyages devinrent plus fréquents et la création de corps de fonctionnaires et d'unités militaires nationales rapprochèrent les Indiens les uns des autres.

L'empire britannique a accompli encore bien d'autres choses. Mais quand Gandhi se rendit compte que ses fonctionnaires s'écartaient de la justice, de l'honnêteté et de l'esprit de service, il ne put rien faire d'autre que de s'opposer à lui.

En 1930, quand il informa le vice-roi qu'il allait enfreindre la Loi sur le sel, ce dernier lui répondit « qu'il mettait en danger l'ordre public ».

Commentaire du Mahatma : « En dépit d'une véritable forêt de livres contenant lois et règlements d'application, la seule loi que la nation connaisse en fait est la volonté des administrateurs britanniques ; et le seul ordre public que la nation connaisse est celui d'une prison. L'Inde n'est qu'une vaste prison. Je répudie cette loi ; je considère qu'il est de mon devoir sacré de briser la triste monotonie de cette paix obligatoire qui étouffe le cœur du pays, lequel aspire au vent de la liberté. »

Aux citoyens, Gandhi disait : travaillez pour vos droits, mais n'ignorez pas vos devoirs. Aux dirigeants il disait : votre devoir est de donner aux citoyens leurs droits.

Le monde attend que soient mises en pratique courageusement les idées politiques et économiques de Gandhi : c'est la tâche des dirigeants et de tous les citoyens.

Rajmohan Gandhi

ESSO
SHOP
Tout pour
votre voiture!

*L'espoir d'un résultat tangible
est-il un moteur suffisant
pour une vie engagée ?*

LE SECOND SOUFFLE

par Philippe Lasserre

MARCHE SEUL

*S'ils ne répondent pas à ton appel,
Marche seul, marche seul.
Si, muets de peur, ils rampent,
Le nez au mur,
O toi qui joues de malchance,
Ouvre ton esprit et parle seul.
S'ils t'abandonnent
Dans la traversée du désert,
O toi qui joues de malchance,
Piétine les épines sous tes pas
Et, le long de la piste ensanglantée,
Marche seul, marche seul.
S'ils ne savent porter haut le flambeau
Lorsque l'orage assombrit la nuit
O toi qui joues de malchance,
Capte les foudres de la souffrance
Et que ton cœur s'enflamme
Et brûle seul.*

Rabindranath Tagore

Chacun de nous, à un moment ou l'autre de notre vie, avons pensé que nous allions faire des choses extraordinaires pour le plus grand bien de l'humanité. Portés en avant par une expérience de transformation intérieure, nous nous sommes « engagés » de tout notre être dans une tâche exigeante et exaltante. Mais combien se sont découragés ? Combien ont laissé le doute, l'échec ou la non-approbation des autres ébranler leurs belles résolutions ? Alors se pose la question : ce que je fais par idéal, est-ce que je le fais avec l'espoir de résultats tangibles ? Est-ce que j'agis pour le succès, mon succès personnel, ou celui de la cause que j'ai épousée, ou poussé par une motivation plus profonde ?

Plaçons-nous un instant dans la perspective de l'histoire et prenons l'exemple du christianisme : un esprit rationnel qui essaierait d'établir le passif et l'actif de vingt siècles d'ère chrétienne parviendrait sans doute à un bilan en équilibre : la colonne des échecs égalerait celle des succès. Il y aurait autant de témoins pour prouver que rien n'a changé depuis 2000 ans que pour dresser la liste de tout ce qu'ont réalisé les chrétiens pour faire avancer la civilisation. Quant au simple fait qu'aujourd'hui encore on se pose une telle question, il tendrait plutôt à prouver que la force qui anime les chrétiens quand ils vivent leur foi continue d'être le levain dans la pâte, demeure dans le grain l'étonnante molécule qui le fait germer et croître.

Comme s'ils voyaient l'invisible

La plupart des hommes qui ont marqué leur temps n'ont pas vu aboutir ce pour quoi ils se sont battus. Pourtant leur lutte a été indispensable. Moïse, le patriarche, poussé par une foi irrésistible, a entraîné une nation de 40 000 âmes à travers le désert vers une terre promise qu'il ne devait jamais voir. C'est de lui que disait l'auteur de l'épître aux Hébreux : « Comme s'il voyait l'invisible, il tint ferme. » Habité par un appel qui avait bousculé sa vie, il a été le relais et de la loi et de la foi, il a transmis à son peuple la vision d'un « royaume » pour lequel il valait la peine de tout sacrifier.

François d'Assise, à un moment crucial de sa vie, crut que toute son œuvre allait s'effondrer. Une grave crise secouait son ordre. Les frères voulaient jouir des richesses de la science et des biens du monde. Ils réclamaient pour l'ordre une structure plus puissante. En proie au pire des désespoirs, François se retira pendant de longs mois d'hiver dans la montagne, s'imposant la plus pauvre des existences, souffrant du froid et de la maladie. Il était convaincu d'avoir totalement échoué. Sa foi, comme sa vue, faiblissait. Puis à la fin de ce long hiver, au moment de Pâques, il connut une profonde expérience de renaissance spirituelle. Il put alors reprendre sa tâche, animé d'une vigueur nouvelle. Il n'en sortit pas l'institution dont beaucoup, grisés par le succès, avaient rêvé, mais aujourd'hui encore, le *poverello* et ceux qui l'ont suivi

font rayonner une force spirituelle qui nous nourrit tous.

Dans son livre *Sagesse d'un Pauvre*, le Père Eloi Leclerc prête à Saint François les paroles suivantes, où il décrit son appel : « Le Seigneur m'a révélé que nous devons vivre selon la forme du Saint Evangile. Vivre, oui, simplement vivre. Cela seulement, mais pleinement. En suivant l'humilité et la pauvreté du très haut Seigneur Jésus-Christ, en laissant de côté toute volonté de domination, tout souci d'installation et de prestige, et jusqu'à tout vouloir particulier. (...) Les frères qui vivront ainsi ne constitueront sans doute pas un Ordre puissant, mais ils formeront partout où ils passeront de libres communautés d'amis. Ils seront de vrais fils de l'Evangile. Ils seront des hommes libres parce que rien ne limitera leur horizon. Et l'Esprit du Seigneur soufflera en eux comme il veut. »

Au-delà de l'échec apparent

Gandhi, « libérateur de l'Inde », a pu certes voir son pays accéder à l'indépendance avant de mourir sous les balles d'un fanatique. Mais ce fut pour le peuple indien au prix de souffrances et d'horreurs qui firent des derniers mois de la vie du Mahatma un calvaire insupportable. A cause de cela, certains diront que sa vie a été un échec. Pourtant, bien au-delà de l'objectif politique autour duquel il avait su galvaniser quatre cents millions d'êtres, il visait à une révolution morale et spirituelle d'une tout autre grandeur. Il y a trente ans, les faits démentaient sa vision. Aujourd'hui le monde entier sait gré à cet homme de ce qu'il a donné, lui qui, sur le tard de sa vie, aimait réciter sans cesse ce vers de Tagore : « S'ils ne répondent pas à ton appel, marche seul, marche seul. »

Moïse, François d'Assise, le Mahatma Gandhi, bien d'autres encore, s'ils s'étaient laissé influencer par les défections, les persécutions ou le doute des autres, proches ou lointains, s'ils n'avaient vécu que dans l'espoir de résultats, n'auraient jamais poursuivi leur tâche. Surtout, ils n'auraient jamais laissé — au-delà de leur mort et de leurs échecs apparents — cette parcelle du monde nouveau qu'ils ont su créer.

Le roc auquel était ancrée leur vie était en eux en même temps qu'en dehors d'eux. Leur loyauté allait à une force qui les habitait tout entiers et qui les dépassait.

Humainement, pourtant, il est bon que l'efficacité soit un critère du premier engagement et de l'action qui en découle. Il est normal que je trouve dans les expériences que j'ai faites ou dont j'ai été le témoin des raisons de poursuivre la lutte. Mais il viendra un moment où l'homme engagé devra se dire : « Je ne peux vivre et agir seulement pour le succès. Ce n'est pas cela qui compte. Le monde, l'époque a besoin de ce que je crois au plus profond de mon être. Loin de moi l'idée d'agir uniquement pour des résultats qui puissent me servir de stimulants dans ma lutte. Même sans ces résultats, même dans l'échec, je veux être fidèle aux exigences ressenties et à l'espoir entrevu. »

La vie ressemble en effet à une fusée spatiale. Il y a d'abord le premier moteur, celui qui arrache le véhicule à l'attraction terrestre, mais dont le carburant se consume vite. Plus tard, au moment où se détermine la trajectoire définitive, un autre moteur doit prendre le relais, qui devra durer infiniment plus longtemps pour conduire le véhicule dans la direction projetée. De la même façon, chaque homme engagé doit trouver son deuxième moteur. A l'enthousiasme du début, à la première expérience fondamentale et libératrice mais insuffisante, doit succéder une motivation plus profonde : cette motivation, c'est l'appel qui, entendu et accepté, me permettra d'apporter ma pierre à la mosaïque du monde nouveau. C'est l'étoile à laquelle j'accrocherai ma charrue, pour reprendre le mot de Saint-Exupéry. Je n'agis plus alors en fonction d'un raisonnement qui exige des preuves, ni par loyauté à une personnalité ou à un quelconque groupe d'hommes. L'obéissance à cet appel remplace toutes les autres loyautés et carène ma vie, en lui donnant un sens.

Quand interviennent les coups durs de l'existence, quand vient la tentation de tout lâcher, c'est le moment de me tourner vers cet appel, de prendre le temps qu'il faut pour y ancrer à nouveau ma vie. C'est sans doute le moment d'opérer un transfert d'obéissance : on a peut-être cru jusque-là obéir à Dieu, alors que c'était à des principes, à des gens ou à des peurs qu'on obéissait. Renouer avec cet appel, c'est peut-être retrouver — ou trouver — Celui qui nous l'a lancé.

L'appel et l'obéissance

Ce fut mon expérience, à l'issue d'une période difficile durant laquelle je n'avais pas été fidèle aux choix faits. Je me sentais indigne et incapable devant l'appel jadis entendu. Je pus néanmoins sortir d'une longue impasse et redémarrer, précisément à cause de cet appel, à cause de cette autre signature apposée par Dieu, à côté de la mienne défaillante, au bas du contrat de ma vie.

Alors, après un oui tout simple, après un pas dans l'inconnu, sont revenues la joie, la foi, la conviction et, au cours des années, une compréhension plus profonde de mon appel.

Dans la lutte pour forger une société meilleure, celui dont la vie est dépendante des résultats connaîtra forcément des hauts et des bas bien éprouvants et perdra le fil conducteur. Au couple succès-échec doit se substituer dans nos vies le couple appel-obéissance. Car ce n'est que par l'obéissance à mon appel que je ferai ce que je suis le seul à pouvoir faire. Là réside la vraie liberté. Alors l'engagement d'un être trouve son épanouissement et son... efficacité.

Ainsi la vie engagée est-elle un étonnant mélange de détermination et de laisser-faire, d'impatience active et d'attente. N'est-ce pas là cette vie de foi et d'obéissance que nous ont léguée les saints et les sages et à laquelle nous aspirons tous ?

Nous avons toutes connu la France divisée : certaines d'entre vous ont vécu l'affaire Dreyfus dans leur jeunesse, nous avons traversé le drame de juin quarante, qui a divisé le pays pour tant d'années, et les déchirements de l'affaire algérienne, qui ne sont pas encore apaisés. (...)

Je crois qu'une des raisons profondes de nos divisions est notre refus de penser. Vous allez vous récrier. Tous les Français affirment (plus ou moins ouvertement selon leur degré de modestie !) que nous sommes le peuple le plus intelligent de la terre. Nous sommes en tout cas le seul pays moderne, à ma connaissance, qui ait jamais eu l'idée de défier la Raison. C'était le 10 novembre 1793. Et l'observateur objectif a dû éprouver une certaine stupeur en voyant la Déesse Raison incarnée par une danseuse d'Opéra qui avait plus de beauté que de cervelle, debout sur un autel à Notre-Dame et plus tard au bras du Président de la Convention à la tribune de la Chambre.

Réagir ou réfléchir

Un homme d'Etat étranger a porté un jour devant moi ce jugement sur les Français — et je puis vous affirmer qu'il le disait sans animosité et avec beaucoup de tristesse : « Les Français ne pensent pas — ils réagissent. » Et il ajoutait : « Cela ne va pas plus profond que l'épiderme. » J'aimerais tenter ici une petite expérience. Je vais vous dire certains mots, et je crois bien qu'involontairement, et pour des raisons opposées, beaucoup d'entre vous sentiront un raidissement presque physique — une sorte de prédisposition à l'hostilité. Voici ces mots : « Communisme. Algérie française. Force de frappe. Ecole laïque. Général de Gaulle. » Je serais bien étonné qu'il y ait une seule d'entre nous ici qui n'ait pas réagi immédiatement soit pour, soit contre au moins l'un de ces concepts. Mais est-ce que nous prenons la peine de réfléchir ?

Prenons par exemple l'école laïque. Il existe peu de problèmes qui aient causé des oppositions aussi acharnées, aussi persistantes que celui-là — que ce soit au conseil des ministres ou au café du village. (...)

Il est intéressant de remonter à la naissance de l'école laïque pour voir sur quelle base, dans l'esprit du législateur, devait s'appuyer la formation morale de toute une nation. Pour voir aussi si ce qui était valable en 1880 l'est encore aujourd'hui. « La morale, dit Jules Ferry, est un fait essentiellement humain et distinct de toute

croissance. » Il parle principalement (il s'agit d'un discours du 9 juillet 1876) de la morale sociale, la fraternité. « Il faut considérer l'humanité, dit-il, non plus comme une race déchue, frappée de décadence originelle et se traînant péniblement dans une vallée de larmes, mais comme un cortège sans fin qui marche en avant vers la lumière, cette humanité incessamment grandie, sauvée, améliorée. » (...)

Mais, même alors, les députés avaient un certain mal à exprimer leur pensée clairement. Ribière, rapporteur de la loi sur l'enseignement au Sénat, dit : « Nous voulons des écoles qui ne soient ni religieuses, ni antireligieuses, mais dans lesquelles le bien, le juste, le vrai seront enseignés. » Un député de l'opposition lui demande : « Comment ? » — « Ah ! répond-il, voilà la question capitale, et elle est certainement intéressante. » Il suggère que « des orateurs éminents l'examinent dans toute son ampleur au cours d'une autre séance ». L'orateur éminent, Jules Ferry, en définit ainsi le contenu : « C'est la bonne, la vieille, l'antique morale humaine » et ailleurs « la bonne vieille morale de nos pères », « ce que nous avons tous appris de nos pères et de nos mères ». Jules Ferry a absolument raison. Mais que se passe-t-il lorsque les pères et les mères cessent de l'enseigner, et donnent de l'argent à leurs enfants pour acheter les sujets du baccalauréat, vendus par un fonctionnaire républicain ?

Le législateur comptait aussi sur ce qu'il appelle le « spiritualisme » immuable de l'université. Jules Simon déclare : « Messieurs, il n'y a pas d'athées dans le corps universitaire, il n'y a pas d'ennemis de Dieu ; il n'y a pas de maître indigne à ce point du nom de maître. » Jules Ferry renchérit : « Le péril d'une université devenue athée et matérialiste est « absolument chimérique ». Là aussi, le moins qu'on puisse dire, c'est que les temps ont changé. (...)

Le monde sans Dieu

Un dernier mot à propos de Jules Ferry, un homme dont l'élévation morale a permis certains des plus nobles développements de l'enseignement sous la III^e République. Jean Jaurès raconte un entretien qu'il eut avec lui. Il le pressait « sur les fins dernières de sa politique ».

— Quel est donc votre idéal ? demande Jaurès. Vers quel terme croyez-vous qu'évolue la société humaine ? Où prétendez-vous la conduire ?

— Laissez ces choses, répond Ferry. Un

Dans une France les grands qui nous

par Claire

Extraits d'une conférence prononcée à

Nous rendons hommage par ailleurs à la mémoire de Claire Evans, une des premières Françaises à se donner corps et âme dès la fin de la guerre à l'action du Réarmement moral. Nous publions ici les principaux passages d'une conférence qu'elle a faite il y a dix ans sous le titre : « Pour un nouveau 18 juin —

gouvernement n'est pas la trompette de l'avenir.

— Mais enfin, vous n'êtes pas un empirique, vous avez une conception générale du monde et de l'histoire ; quel est votre but ?

— Mon but est d'organiser l'humanité sans Dieu et sans roi.

Jules Ferry était un homme sincère. Il voyait certainement, en disant cela, une société où l'homme serait libéré des entraves du cléricisme étroit et d'une autorité injuste. Mais nous avons acquis, nous, une expérience que Jules Ferry n'avait pas. Nous avons eu sous les yeux des exemples d'hommes qui ont, effectivement, réussi à organiser la société sans Dieu. Et le résultat, il en aurait été effrayé plus que personne s'il avait pu l'imaginer.

Le monde sans Dieu de Staline — la Sibérie. Le monde sans Dieu d'Hitler — Ravensbrück. Le monde sans Dieu d'Ingmar Bergman — *Le Silence*. Je ne demande à personne de partager mes convictions, mais je ne laisserai personne m'imposer le silence sur ce point : je dis, avec toute la force de conviction que je possède, que si c'est un acte de foi de croire en Dieu, c'est un acte de suicide de croire en l'homme sans Dieu. Et je le dis, non pas au nom de la religion, mais au nom de l'honnêteté intellectuelle et de l'esprit scientifique qui m'ont été inculqués sur les bancs de la Sorbonne laïque.

Je ne veux pas que la jeunesse fasse naufrage. Je veux qu'il lui reste une boussole sur terre et une étoile au ciel pour fixer sa

France divisée, les tâches uniront

de Claire Evans

Boulogne-sur-Seine le 4 décembre 1964

Les grandes tâches qui nous uniront». Ce discours a été prononcé devant cent vingt Françaises dans le cadre de l'association Présence des Femmes dont Claire Evans a été l'une des animatrices. Ces pages traduisent bien la profonde conviction personnelle et l'envergure d'esprit qui marquaient sa personnalité.

route et arriver au bon port d'un monde nouveau.

Si nous réfléchissons, au lieu de réagir ? Allons-nous faire surgir de l'école laïque et de l'école libre une vague de fond de renouveau moral pour le pays ? Une nouvelle honnêteté, l'amour du travail bien fait, la réponse aux haines, le remède au scepticisme ? Est-ce là notre conception de la défense de la laïcité ? Est-ce là le défi que la nation adresse à ses enseignants ? Pour remplir sa mission dans le monde, la France a besoin d'être armée du bouclier de la foi et de l'épée de la révolution. Sans une révolution, elle ne pourra jamais intéresser les masses de Chine ou d'Amérique latine. Sans une foi vécue, ses idéaux généraux resteront lettre morte, tandis que les tragédies continueront à s'accumuler. (...)

« Dessinez la cathédrale, vous trouverez des bâtisseurs »

Le premier point du programme de *Présence des Femmes* nous engage à « remplacer la division par l'unité, l'amour du confort par l'amour de la patrie ». C'est alors que je réfléchissais à cet engagement que je suis tombée par hasard sur un passage de l'avant-propos de M. Maurice Schumann à son livre *La Voix du Couvre-Feu*. Si vous me le permettez, je voudrais vous le lire en entier. Après avoir affirmé que l'Etat, comme une

digue rongée par les eaux, tend naturellement à se défaire, et ne peut être refait que par le sacrifice volontaire et perpétuel des citoyens, Maurice Schumann poursuit :

« Qu'est-ce que l'Etat ? » « Mon sacrifice. » Tel est le dialogue intérieur qui constitue le citoyen.

« Il n'est au pouvoir d'aucun gouvernement, moins encore d'aucun homme, d'imposer un sacrifice perpétuel ou de décréter un sacrifice volontaire... C'est en revanche la raison d'être du Mage que de favoriser l'option du sacrifice. Comment ?

« La réponse, simple à formuler, est difficile à faire vivre : en proposant aux Français de grandes choses à faire ensemble pour qu'ils ne se déchirent pas autour des petites. C'est l'offre précise de ces grandes choses que l'impatience de la nation attend du Général de Gaulle. Pourquoi serait-elle modeste ? Il lui faut un 18 Juin de la Paix.

« Rouvrez les vieilles chapelles, vous ne trouverez que des sacristains envieux et des chaisières cupides.

« Parlez le langage des partis, vous ne trouverez que des partisans.

« Mais dessinez la cathédrale, et vous trouverez des bâtisseurs.

« Proposez l'ordre, et vous trouverez des moines. »

Ces mots ont été écrits le 25 août 1944, au soir de la libération de Paris.

Un refus, un rêve

Qu'y avait-il, à Londres, le 18 Juin 1940, dans le cœur et l'esprit du Général de Gaulle, en grande tenue, gants blancs à la main, seul devant son micro, lançant un appel qui, le jour même, fut à peine entendu ? Il nous l'a dit lui-même. Il y avait d'abord ce refus irraisonné, têtu, passionné, de la défaite et de la honte. Il y avait une compréhension instinctive du fait que l'existence même de la France était en jeu. Un non à l'asservissement, à l'euphorie qui suit l'abandon du combat. Et si, vingt-quatre ans plus tard, sa prise de position paraît logique, ce n'était certainement pas le cas ce jour-là. Les plus intelligents, les plus patriotes, les plus responsables s'étaient inclinés devant la force, résignés à l'inévitable. Lui, non. Il était seul, il se vouait à l'aventure.

En même temps qu'un refus, il y avait une vision, ou si vous voulez un rêve : une France libre et debout. Au regard de ce rêve, aucun sacrifice ne paraissait trop grand. « Sans vision, dit le Prophète, le peuple périt. » Quelle est notre vision ?

Il y a 50 ans, les pionniers du socialisme voyaient pour leurs enfants un monde de justice et de sécurité. Ils ont eu faim, ils ont reçu des pierres, ils ont accepté les privations pour leur propre famille, jusqu'à ce que ce rêve devienne réalité.

Il y a 25 ans, les pionniers de la résistance voyaient pour leurs enfants un monde de liberté et de paix. Ils ont été pourchassés, emprisonnés, torturés, leurs familles ont souffert jusqu'à ce que ce rêve devienne réalité.

Notre génération a le choix. Est-ce que nous allons entrer dans l'histoire comme celle qui n'a pas eu d'autre rêve que son confort, et qui n'a rien sacrifié ?

Notre démission à tous

Notre pays, qui a porté si fièrement autrefois le flambeau de l'esprit humain, et qui a été la fille aînée de l'Eglise, est en train de pactiser avec le matérialisme. Il ne s'agit pas là d'un lieu commun. Bien sûr, nous avons nos machines à laver, nos voitures, notre niveau de vie. Bien sûr aussi, nous sommes capables de dépenser plus de cinquante millions de francs en un seul dimanche pour le tiercé. Mais il s'agit de quelque chose de plus profond.

Je ne sais pas si vous avez lu ce livre qui vient de sortir, intitulé : *Réflexions pour 1985*. Il me paraît fort ardu, mais plein d'enseignements. Dans cette image qui est donnée du Français type 1985, aucune place n'est faite aux réalités spirituelles, ni même simplement humaines. La joie de l'effort, le sacrifice, le risque, le sens de l'éternité, l'esprit de service, le pardon, la colère n'y ont aucune part. L'éducation aura une importance accrue, prédit-on. Le lecteur se dit : Ah ! là, je vais trouver une idée nouvelle ! Oui, il y en a une : l'école ne devra plus se contenter de former des producteurs, elle devra éduquer des consommateurs. Quant à la pensée que l'école devrait peut-être former des transformateurs de la société, elle n'apparaît nulle part.

Il y a une exception. Dans la liste des « loisirs plus désintéressés », qui tient en six lignes, on trouve ce paragraphe :

« Activités spirituelles, dont il n'y a pas lieu de penser que le désir aura disparu chez tous les hommes et dont l'épanouissement est aidé par la présence de quelques hauts-lieux privilégiés. »

(FIN PAGE 15)

Autour du monde avec le Réarmement moral

Chypre : former les consciences

Au cours des trois derniers mois, les films du Réarmement moral ont été présentés dans la plupart des écoles du diocèse de Limassol, seul port important reliant la partie grecque de l'île au reste du monde. Partout élèves et enseignants leur réservèrent un accueil enthousiaste. Ces représentations donnèrent aussi l'occasion à plusieurs Chypriotes, députés, fonctionnaires, familles, d'affirmer que l'avenir du pays ne résidait pas dans un vain esprit de revanche, mais dans une reconnaissance des torts commis et dans la force du pardon.

Fondation pour le Réarmement moral

Dans sa séance du 30 mars dernier, le conseil de la Fondation suisse pour le Réarmement moral a élu comme nouveau membre M. Joseph Leu, ancien conseiller national (Lucerne) en remplacement du professeur Théophile Spoerri, décédé. Il a d'autre part approuvé les comptes de 1975 ; le total du bilan s'élève à Fr. 3 291 670.— et se solde par un excédent des charges de Fr. 14 879.—. Quarante pour cent des recettes (qui proviennent exclusivement des contributions aux frais de séjour à Caux et des dons) proviennent de Suisse, 45 % d'autres pays européens et 1,8 % seulement des Etats-Unis.

Chez les Lapons

Dix mille Lapons vivent en Suède, au nord du cercle polaire, de l'élevage des rennes et de la sylviculture, descendants des premiers habitants de la Scandinavie.

Récemment, le conseil de la ville de Jokkmokk, « capitale » des Lapons suédois, invitait un groupe de 27 jeunes de *Chant de l'Asie*. Bien que ceux-ci vivent aux antipodes au point de vue géographique, le dialogue s'instaura facilement. Les Lapons, comme beaucoup d'Asiatiques, ont à faire face à l'implantation d'industries modernes qui bouleversent leurs manières de vivre. Ainsi un immense barrage qui constitue la plus importante source de puissance hydro-élec-



Un éleveur de rennes lapon a emmené des jeunes de « Chant de l'Asie » voir son troupeau.

trique de Suède, construit sans que l'on se souciât des conséquences qu'auraient à subir les autochtones.

Les témoignages de réconciliation et de changements apportés par les jeunes Asiatiques rencontrèrent un écho immédiat. « Pardonner est dans la bonne tradition de notre peuple », dit un leader lapon, « mais cela reste souvent lettre morte et l'esprit de revanche nous ronge à l'égard de ceux qui ont pris nos terres. Vous nous rappelez que la haine détruit non seulement ceux qu'elle vise, mais aussi ceux qui s'en nourrissent. »

Le roi Baudouin a visité le 18 mars la Foire internationale du Livre à Bruxelles. Le voici devant le stand des Editions de Caux. Une attraction spéciale de ce stand fut un panneau promettant un exemplaire gratuit du Livre noir et blanc à toute personne pouvant donner la liste des 18 langues dans lesquelles ce petit ouvrage était exposé.



Nouveau central téléphonique

Le nouveau central téléphonique du centre de conférences de Caux a été mis en service au début d'avril, après des travaux d'installation et de rénovation qui ont duré dix-huit mois. Ces travaux ont coûté une somme de huit cent mille francs entièrement couverte par des dons, des ventes diverses et des souscriptions souvent pleines d'imagination. Il reste à terminer divers raccordements pour lesquels il faut encore trouver 180 000 francs.

Jeunesse d'Asie en Europe

Il y a un peu plus d'un an — le 15 mars — *Chant de l'Asie* arrivait en Europe. Au terme de leur tournée dans notre continent, les jeunes Asiatiques ont tenu à revenir dans les différents pays où ils avaient été. C'est ainsi que, par groupes de 3 à 10, ils se sont rendus dans les pays nordiques, en Suisse, en Grande-Bretagne. D'autres sont allés à Malte, en Turquie, où leur présence donna lieu à une passionnante assemblée d'une des écoles les plus réputées d'Izmir, et au Portugal. Dix d'entre eux sont venus en France où, durant trois semaines, ils ont pu refaire le parcours qu'ils avaient fait l'an dernier avec leur spectacle : Paris, Chalon-sur-Saône, Nantes, Thionville. Ils se sont également arrêtés à Orléans, à Angers et en Touraine. Enfin ils ont rencontré de nombreux réfugiés des pays d'Indochine, notamment lors d'une soirée organisée dans un centre d'hébergement de la région parisienne.

Une jeune Indienne face à l'Europe

« Certains de vos compatriotes m'ont dit que, de tous les pays européens, la France était celui qui ressemblait le plus à l'Inde. Qu'en pensez-vous ? »

Mon interlocutrice, une jeune Bengali au regard vif et décidé, éclate d'un rire communicatif. Je n'aurai pas la réponse à ma question mais, manifestement, Tia Banerji se plaît en France. Elle m'explique qu'en côtoyant, dans les rangs de **Chant de l'Asie**, des jeunes d'une quinzaine de nationalités et en voyageant, elle a appris l'humilité, la compréhension de l'autre et l'inutilité des préjugés. « Beaucoup de gens m'ont dit qu'ils trouvaient les Indiens très fiers, ajoute-t-elle. Cela m'a blessée, parce que j'aime beaucoup mon pays. Mais c'est vrai. J'ai alors dû voir les choses avec honnêteté : nous ne sommes pas assez sensibles à ce que les autres pensent. Maintenant, je me sens responsable de ce trait de notre caractère national. »

Pour Tia, la première grande expérience de sa vie a été son séjour au Laos et au Vietnam avec **Chant de l'Asie**, en avril 1974. « J'ai pu alors prendre conscience de ce que notre spectacle apportait à ces peuples qui ont beaucoup plus souffert que nous. En outre, dans le foyer où j'ai été hébergée, il s'est produit de grands changements. »

Un changement tout simple

A l'âge de seize ans et demi, Tia fut envoyée par son père, militant syndicaliste de Calcutta, pour passer 10 jours au centre du Réarmement moral à Panchgani. « J'y fus très heureuse. J'y ai rencontré des gens sans masque, qui prenaient vraiment soin des autres et qui savaient se servir tout autant de leurs mains que de leur intelligence. » Dès le premier jour, on lui demanda d'aider à nettoyer les toilettes et à faire les lits ! Tâches qui, en Inde, sont réservées normalement aux castes les plus humbles. C'est aussi là qu'elle apprit à chercher les orientations de sa vie dans la réflexion silencieuse. « Cela a commencé par le changement de choses toutes simples. Je n'en étais pas encore arrivée au point d'avoir fait de grosses bêtises mais j'étais totalement indifférente aux autres, moi qui voulais devenir médecin et faire quelque chose d'utile pour mes com-

patriotes. Et puis, à la maison, j'avais deux visages. Notamment, j'ajoutais des points à mes notes scolaires avant de les montrer à mon père ! »

Quand on lui proposa de passer une année avec le Réarmement moral, Tia accepta aussitôt, sentant que cela pourrait être aussi important pour elle que de poursuivre des études. « Au début, mon père a trouvé cela difficile. Ce n'est pas l'habitude, dans une famille indienne, que la fille quitte ainsi la maison. Mais maintenant, mes parents sont tout à fait d'accord avec ce que je fais. »

Membre d'une importante centrale syndicale socialiste, le père de Tia a défendu durant de longues années les intérêts des ou-



Bengal

vriers d'une compagnie privée de chemin de fer et, lorsque celle-ci fut fermée, il se battit sans répit jusqu'à ce que chacun des 3000 hommes dont il avait la charge trouve un nouvel emploi.

Tout cela ne plaisait pas beaucoup à Tia, car il sacrifiait tout à sa lutte. « Parfois, je lui en voulais. Il n'avait aucun sens pratique et laissait à ma mère le soin de régler toutes les questions d'argent. La vie était dure pour elle. En 25 années de mariage, je ne crois pas qu'elle se soit jamais achetée quoi que ce soit pour elle-même. Papa était toujours loin, même le samedi et le dimanche. Pourtant, ils ont donné tout ce qu'ils pouvaient pour notre éducation, à ma sœur et à moi. » En effet, parallèlement à ses études

secondaires, Tia a étudié durant 7 ans la musique et le chant classique indiens.

« Maintenant, ajoute-t-elle, je comprends mieux mon père. Il connaît lui-même le Réarmement moral depuis plus de vingt ans. La veille de mon départ pour l'Europe, j'ai dû lui dire des choses qui n'étaient pas faciles à dire. Cela nous a énormément rapprochés. Mon père m'a dit : « Sans ta mère, je n'aurais rien pu faire. Ma force, c'est la force de ma femme. »

Européens compliqués

Depuis mars 1975, Tia se trouve en Europe avec ses camarades de **Chant de l'Asie**. « En un an, dit-elle, j'ai appris et compris beaucoup de choses que parfois j'aurais préféré ne pas savoir. Mais on ne peut pas échapper à la réalité. Ici en Europe, la vie est si compliquée ! La plupart des gens ont un point d'interrogation dans leur vie, très rarement un « plus », une certitude. Les Européens, on le sent, n'ont pas de but. Ils cherchent quelque chose de plus parce qu'ils ont tout matériellement. Chez nous, malgré les difficultés, on demande moins pour soi et on est plus heureux. »

« Parfois, j'ai cru que j'allais perdre le sens du désintéressement. Puis j'ai compris qu'il était encore plus difficile de ne pas être égoïste quand on possède beaucoup. C'est une question de décision. En Allemagne, on m'a fait cadeau d'un magnétophone à cassette. Cela m'a beaucoup troublée au début. Maintenant, je m'efforce de l'utiliser pour les autres. »

Tia trouve que les Européens cherchent souvent des « joies extérieures » parce qu'ils ont oublié les joies de la vie familiale. « Chez nous, commente-t-elle, les liens familiaux sont très forts. On passe tout son temps libre à aller voir cousins et cousines, oncles et tantes. Nous ne pouvons pas vivre sans cette joie. »

De tous les endroits d'Europe qu'elle a connus, c'est le Jura suisse que Tia a trouvé le plus intéressant.

Tia Banerji garde de profondes racines dans la terre où elle est née. Pour elle, le Bengale est le plus beau pays du monde et Rabindranath Tagore — dont elle chante magnifiquement de nombreux poèmes — le plus grand poète qui soit. Consciente qu'elle ne se trouve pas engagée « par hasard » avec le Réarmement moral et qu'une « main s'est posée sur son épaule » elle espère qu'elle pourra se donner un jour, avec tout ce qu'elle a appris, au Bengale, à l'Inde et aux autres pays d'Asie.



CLAIRE EVANS

(16 mars 1926-13 mars 1976)

Un cœur,
une intelligence,
un patriotisme
au service de Dieu
et des hommes

Claire Evans n'est plus parmi nous. Comment y croire ? Qui pouvait imaginer ce départ il y a seulement neuf mois, avant ce jour de juillet 1975 où, par mesure de sécurité au seuil des vacances, elle avait consulté un spécialiste ? En l'espace d'une semaine, elle recevait le verdict : cancer inopérable.

Dans le livre qu'elle préparait depuis quelques années et dont la mise au point a été précipitée par la brusque révélation de sa maladie, Claire Evans parle en termes très sereins de l'épreuve qui a marqué les derniers mois de sa vie, presque comme s'il s'agissait de la douleur d'autrui. « Une certitude m'a accompagnée tout au long de ces journées et demeure pour moi comme un roc, écrit-elle. Je ne saurais mieux l'exprimer que par la phrase : Dieu ne se trompe jamais. Ce qui m'arrive n'est en aucun cas l'effet d'une inattention ou d'une erreur d'aiguillage de la Providence. Je ne dis pas que Dieu souhaite jamais pour quiconque la maladie, la souffrance ou la mort. Le Christ a consacré une part trop importante de sa carrière terrestre à guérir les malades, à ressusciter les morts pour qu'on puisse le croire. Le visionnaire de l'Apocalypse, lorsqu'il décrit le Paradis, emploie une expression très évocatrice : « Et Dieu essuiera Lui-même toute larme de leurs yeux. »

» Dans le monde tel qu'il est actuellement, en pleine turbulence, en pleine évolution, Dieu permet parfois que certains maux nous atteignent. Pourquoi ? Cela nous reste totalement incompréhensible. Mais Il est doué de ce pouvoir extraordinaire qui fait que

d'un mal Il sait tirer un bien. En cela, nous pouvons avoir confiance. »

Pénétrer les âmes

Aux multiples qualités naturelles qui marquaient la personnalité de Claire Evans, il faut ajouter celles qui sont le fruit des décisions morales qui ont jalonné sa vie. Ainsi sa vive intelligence a-t-elle reçu le renfort d'une solide conviction spirituelle. Ainsi son dynamisme a-t-il été doublé d'une grande sérénité. Mais, dans ses rapports avec les autres, le trait dominant nous paraît être ce qu'un ami français a qualifié, dans une lettre à la famille de Claire, de « pénétration profonde des âmes ». Beaucoup de ceux qui connaissaient Claire Evans se rappelleront telle ou telle phrase toute simple qui leur est allée droit au cœur, les aidant à se découvrir eux-mêmes. Elle savait dire les vérités avec tant de justesse et d'amour qu'on ne pouvait les accepter qu'avec reconnaissance.

A l'amie qui signe ces lignes, elle disait un jour : « Crois-tu vraiment que ton anticommunisme te rapproche plus de Dieu que le conformisme que tu méprises chez d'autres ? »

C'est ce même esprit de lutte pour l'âme des autres qui caractérisait l'attitude de Claire vis-à-vis de la parole et des écrits. Cette intellectuelle, qui alla même jusqu'à faire à la Sorbonne une étude sur l'emploi du point virgule dans la littérature française,

avait renoncé au plaisir d'aligner des idées. Il lui est apparu bien plus important d'utiliser le verbe pour mordre sur le confort moral ou la tiédeur spirituelle de ses contemporains.

« Une ère où les pierres crient »

Elle a certainement dû communier avec ces lignes de Théophile Spoerri¹ : « Une nouvelle ère du langage a débuté, une ère où les pierres crient, où les hommes doivent et veulent être touchés en pleine existence, où ceux qui ont la parole doivent se référer à leur propre existence, leur existence misérable et pécheresse, et non à leur raisonnement sublime. »

C'est d'ailleurs ce que Claire attendait de la *Tribune de Caux*. Par le fait de son installation en Angleterre peu après le lancement de notre mensuel, elle n'a pas pu travailler aussi activement qu'elle le désirait au sein de notre équipe de rédaction. Mais nous savions et sentions que son regard vigilant allait scruter le périodique en se demandant non seulement pourquoi, mais pour qui nous avions écrit tel ou tel article.

C'est en 1945 que le Réarmement moral fait irruption dans la vie de Claire Weiss, fraîchement diplômée d'études supérieures de lettres classiques. Cela par le truchement de l'Angleterre qui allait jouer un si grand rôle dans sa vie. C'est en effet par des officiers anglais, invités chez ses parents dans leur appartement parisien, que Claire rencontre pour la première fois les compagnons de lutte de Frank Buchman. Peu après elle engage toute sa vie dans le combat qui lui est proposé : la refonte du monde par celle des individus. A l'automne 48, elle fait partie d'un premier groupe de Français qui se rend en Allemagne, avec des amis de nombreux pays, à l'invitation de Karl Arnold, alors ministre-président de Rhénanie-Westphalie. Pour elle, la décision n'a pas été facile à prendre, la famille de sa grand-mère paternelle ayant été décimée pendant l'occupation par les persécutions antisémites.

L'Allemagne avec d'autres yeux

Peu après son arrivée en Allemagne, la vue d'un poteau indicateur portant le nom de Dachau lui fait sentir que le moment du choix est arrivé. Elle se rend compte alors que si elle n'a pas le pouvoir de maîtriser ses sentiments, elle peut, par un acte de sa volonté, décider de dire aux Allemands qu'elle rencontrera ce qui peut atteindre leur

cœur et leur conscience. « Je fus stupéfaite de constater, dans les jours qui suivirent, écrira-t-elle plus tard, à quel point je voyais l'Allemagne désormais par d'autres yeux. Superposée à ce qu'elle avait été, je voyais ce qu'elle pourrait être et j'étais prête à me battre jusqu'à la limite de mes forces pour qu'elle le devînt. »

Par la suite, Claire a maintes occasions de faire entendre sa conviction à d'autres pays. On pense notamment au séjour qu'elle fait aux Etats-Unis et au Québec avec une Africaine et une Vietnamiennne, puis à la visite qu'elle et son mari effectuent au Japon en 1962. Enfin au Cameroun où elle entreprend, à la fin de 1974, son dernier périple.

Bien avant d'aller dans ce pays, elle l'a servi de façon très concrète en aidant une étudiante camerounaise à retrouver l'amour de sa patrie. Ce fut cette étudiante qui, par une initiative inattendue, contribua à faire travailler ensemble, avant et après l'indépendance, deux dirigeants camerounais, l'un du Sud, l'autre du Nord, au moment où de fortes pressions menaçaient de faire éclater l'unité du pays.

Attaquer les problèmes de front

1959 : Claire et Robin Evans unissent leurs destinées. Elle, Française jusqu'au bout des ongles, lui, parfait Anglais, ancien d'Oxford, officier d'infanterie dans la campagne d'Afrique du Nord, où il fut blessé et reçut la *Military Cross*, puis dans celle d'Italie. Si Robin connaissait fort bien la France et la langue française, si Claire avait déjà, depuis de nombreuses années, un profond attachement envers l'Angleterre, on a pu parfois se demander comment deux êtres si fondamentalement différents allaient marcher d'un même pas. Claire a manifesté là sa ténacité d'une façon frappante : l'avons-nous jamais vu éluder les problèmes ? Au contraire, elle les attaquait de front, avec obstination ; dans ce domaine elle a prouvé que lorsque cède l'orgueil, les liens vont en se renforçant.

Ceux d'entre nous qui avons eu le privilège de travailler en France avec Claire, puis avec elle et son mari, avons souvent pu mesurer, et aujourd'hui encore, l'immense travail qu'ils ont accompli dans les cœurs et les esprits.

Il faut rendre hommage aussi à la détermination et au soin avec lesquels Claire s'efforçait de repenser puis d'exprimer publiquement le message du Réarmement moral dans des termes toujours renouvelés et vigoureux. Cela a été notamment le cas au

sein du groupe *Présence des Femmes* qu'elle a lancé en 1964 avec d'autres Françaises. Beaucoup de personnes nous ont aussi parlé avec émotion de sa dernière intervention publique, le 4 juin 1975, lors de la clôture d'une grande réunion organisée par des femmes anglaises au Royal Festival Hall à Londres.

Une tâche accomplie

Lorsque nous avons appris le décès de Claire Evans, nous avons eu l'impression qu'un pan de notre existence se détachait, s'abîmait dans le vaste océan de l'inconnu. Les efforts entrepris par le Réarmement moral, dans lesquels sa réflexion, ses initiatives jouaient un si grand rôle, y perdent aussi beaucoup.

Dans une France divisée (fin)

Il se dégage de toute cette description une impression d'ennui invincible. Tous les besoins mesurés, leur satisfaction assurée — et puis ? Nos experts concluent avec philosophie que le nombre des névroses augmentera considérablement, parce que l'homme ne pourra pas s'adapter à un monde pareil.

Les rédacteurs de ce rapport sont des personnalités intelligentes, éminentes, chacune dans son domaine. Ils travaillaient en vue des options nécessaires au V^e plan, ce qui leur a imposé une perspective surtout économique. Mais ce livre représente néanmoins une formidable option matérialiste qui écrasera notre avenir si nous n'offrons pas d'autres valeurs aux Français de 1965, 1975 et des siècles à venir.

Je ne veux pas attribuer la responsabilité de cet état de choses à vingt experts. C'est notre démission à tous qui constitue le vrai danger.

Notre génération a un autre choix. Elle peut répondre à l'appel d'un nouveau 18 Juin.

L'intelligence qui fait vivre

Le Réarmement moral, lui, dit non à l'armistice avec le matérialisme. Il refuse la haine, l'impureté et l'esclavage du confort, avec la même détermination que De Gaulle ou Churchill refusèrent Hitler. Nous avons perdu des batailles qui s'appellent Holly-

Mais nous savons que Claire, même si elle nous quitte bien trop tôt, a accompli sa tâche et qu'elle compte, pour la poursuivre, sur les nombreux amis qu'elle s'est acquis à travers le monde. C'est là le sentiment qui vivait en nous, l'autre jour, lors du service commémoratif qui avait lieu dans l'église Saint-Marc, à Cambridge. La pluie fine qui nous avait engourdis dans les heures précédentes avait fait place à un soleil printanier ; une profonde amitié et une unité par-dessus les frontières soudaient tous les amis de Claire autour de son mari et de son fils pour l'étape suivante que Dieu attend de chacun d'eux. Claire nous a montré la voie.

Jean-Jacques et Marie-Lise Odier

¹ Théophile Spoerri : lettres à sa famille et ses amis. Editions de Caux.

wood, Harlem ou Hiroshima. Mais nous n'avons pas perdu la guerre.

Je veux passionnément que mon fils hérite d'un monde propre. Je veux passionnément que les enfants chinois qui sont nés comme lui cette année aient un autre patrimoine que l'amertume. Je veux que les Indiens soient libres du spectre de la famine ; que les Africains, fiers de leur race, puissent donner leur pleine contribution à l'humanité. Je veux passionnément que dans quinze ans les adolescents de l'Occident aient d'autres buts à poursuivre que de se tailler une place confortable dans la vie et de pouvoir coucher avec n'importe qui sans risque parce qu'on aura légalisé et sanctifié la pilule. Je veux un monde où les hommes seront des hommes, qui ne plient le genou que devant Dieu et ont leur plus haute conscience pour guide. Où les femmes seront des femmes qui cesseront de porter les pantalons, au propre et au figuré, ou de jouer les poupées, et qui redonneront son vrai sens à la vie, dans leur foyer et dans la nation. Un monde où, grâce à ces hommes, ces femmes de caractère, chaque enfant héritera de la liberté et de la dignité.

Un monde où la France ne sera plus le pays de l'intelligence qui tue, parce qu'elle veut être reine, mais de l'intelligence qui fait vivre parce qu'elle est la servante des hommes et de Dieu.

Cela, c'est ma vision, c'est mon rêve. C'est la chance que le Réarmement moral offre à notre génération. Ou bien nous sacrifions notre confort d'aujourd'hui, ou bien nous sacrifions l'humanité de demain. Il n'y a pas de troisième choix.

«Le flâneur» de Swissair: vol de ligne, hôtel compris, pas cher, 26 villes au choix. Et une valise pleine de souvenirs à rapporter chez soi.

Madrid, tu m'as conquis.
 Madrid 5 jours Fr. 600.-

PROSIT, MUNICH!
 Munich 3 jours Fr. 440.-

Arrivederci Roma!
 Rome 4 jours Fr. 525.-

Lisbonne, ce fut un grand plaisir.
 Lisbonne 8 jours Fr. 795.-

Hasta la vista, Barcelona.
 Barcelone 5 jours Fr. 495.-

Essalamou'alaykoum, Casablanca.
 Casablanca 8 jours Fr. 895.-

Adieu, Budapest.
 Budapest 5 jours Fr. 550.-

Istanbul, perle de l'Orient.
 Istanbul 6 jours Fr. 770.-

Malaga, à bientôt.
 Malaga 5 jours Fr. 595.-

Vienna, un rêve de valse.
 Vienne 3 jours Fr. 545.-

Varsovie, incomparable Varsovie..
 Varsovie 5 jours Fr. 725.-

Heja Stockholm!
 Stockholm 5 jours Fr. 995.-

ACROPOLIS AU REVOIR.
 Athènes 5 jours Fr. 650.-

ENCHANTE, TUNIS.
 Tunis 5 jours Fr. 540.-

Venez avec moi à Amsterdam.
 Amsterdam* 3 jours Fr. 495.-

SO LONG, MANCHESTER.
 Manchester 4 jours Fr. 535.-

Marseille, ma belle amie.
 Marseille 3 jours Fr. 440.-

Salzburg, ton Mozart.
 Salzburg 4 jours Fr. 510.-

Marseille, je reviendrai.
 Bucarest 4 jours Fr. 675.-

Paris, je t'aime!
 Paris 4 jours Fr. 510.-

Naswidenje Zagreb.
 Zagreb 4 jours Fr. 640.-

Tornerò, Genova.
 Gênes* 4 jours Fr. 445.-

Wonderful Copenhagen
 Copenhague 4 jours Fr. 760.-

I like London, How about you?
 Londres 3 jours Fr. 430.-

j'ai hâte de te revoir.
 Prague 4 jours Fr. 510.-

Moscou, Leningrad, Helsinki - je ne vous oublierai pas.
 Moscou, Leningrad, Helsinki 9 jours Fr. 1440.-

(Ces prix s'entendent = départ de Genève sauf Amsterdam* et Gênes* départ de Zurich.)

Avec «Le flâneur» de Swissair, vous pouvez, dans 26 villes à votre choix, savourer la douceur de vivre. C'est l'arrangement qui offre, pour un minimum de dépenses, le maximum d'agréments et d'avantages Swissair. Jugez-en: non seulement vous voyagez par vol de ligne et vous bénéficiez donc en cours de route du service Swissair sans restriction, mais vous avez droit en outre au transfert à l'hôtel, au logement à l'hôtel avec petit déjeuner (avec d'autres repas également si votre pro-

gramme le prévoit), et à toutes les informations possibles.

Nous avons fait faire, pour les 26 villes en question, des étiquettes de valise autocollantes. Dès maintenant, une de ces étiquettes sera jointe à chaque billet «Le flâneur». Laquelle mettrez-vous prochainement sur votre valise?

Swissair et votre agence de voyages IATA se feront un plaisir de vous fournir de plus amples renseignements.

